COMMENT NOTRE BESOIN DE COMMÉMORER LA GUERRE A FLUCTUÉ AU FIL DU TEMPS

JOHN ENGLISH

John English est le directeur du Bill Graham Center for Contemporary International History au Collège Trinity de l'Université de Toronto et professeur émérite distingué de l'Université de Waterloo.

Dans une récente étude sur l'histoire et la mémoire populaire, Paul Cohen, un historien s'intéressant à la Chine, réfléchit à propos de la façon dont les récits acquièrent une signification et une force particulière en temps de crise. Les récits à propos de la bataille de Kosovo, de Jeanne d'Arc et la chute de Massada s'inspirent d'événements historiques, mais la mémoire populaire des Serbes, des Français et des Juifs les a adaptés plus tard lors de temps difficiles, et les Serbes, les Français, et les Juifs les ont utilisés afin de renforcer leur sentiment d'appartenance à une collectivité. L'esprit de chicanerie de certains historiens professionnels qui, par exemple, ont fait valoir que la bataille précédente était plus significative sur le plan militaire que la bataille de Kosovo en 1389 ne détruit, ni même n'effrite, les « vérités » sur Kosovo qui sont inscrites dans la mémoire populaire.[1] Quand les temps sont difficiles, la mémoire populaire se tourne vers des récits qui promettent des dénouements positifs.

Les guerres européennes ont profondément marqué le XXe siècle du Canada, mais la reconnaissance officielle de ces guerres au pays est venue curieusement sur le tard, de façon désordonnée et a été concentrée dans certaines régions. Les cénotaphes dans les centres de petites villes, les plaques de bronze affichées dans les résidences universitaires dressant de longues listes de ceux qui sont morts, et les branches de la Légion canadienne qui ont joué un important rôle social dans les endroits à l'esprit de tempérance, se trouvent dans les villes qui avaient d'importantes populations anglaises, écossaises et irlandaises protestantes. Mais la guerre

1 Paul Cohen, The Power of Story in Moments of Crisis (New York : Columbia University Press, 2014).

avait divisé le Canada, elle avait laissé d'âpres souvenirs et Ottawa n'avait pas d'histoires à raconter. L'histoire officielle à propos de la Première Guerre mondiale n'est venue que plus tard et a généralement été ignorée alors que le public canadien n'avait accès qu'à très peu d'artefacts canadiens de guerre. L'extraordinaire collection d'art de guerre que Lord Beaverbrook avait commandé dans l'espoir que celle-ci puisse être exposée dans les mairies et les bâtiments publics à travers le Canada est en grande partie demeurée entreposée, bien que quelques pièces géantes ornent les murs somnolents du Sénat canadien.

En 1967, le Musée canadien de la guerre a finalement pris une forme physique indépendante entre les anciens murs d'Archives publiques du Canada, sur la promenade Sussex. Bien que l'emplacement était superbe, le bâtiment était délabré et bien en deçà des normes de la muséologie contemporaine. Le contraste entre l'effort modeste du Canada et la grandeur de l'*Imperial War Museum* de la Grande-Bretagne et l'incomparable *War Memorial* de l'Australie était frappant. Mais la participation canadienne aux guerres conféraient un goût acre au nationalisme libéral canadien-anglais du milieu des années 1960 alors que le nationalisme québécois conceptualisait les guerres comme des moments marqués par l'oppression et, bien entendu, par la conscription.

Les cérémonies du jour du Souvenir et le respect d'un moment de silence à 11 heures le 11 novembre sont devenus de moins en moins fréquents dans les années 1960, et les récits de bravoure étaient moins souvent racontés. De plus en plus, les médias populaires soulignaient les horreurs de la guerre ou les profondes divisions qui ont marqué le Canada en temps de guerre. La guerre du Vietnam, la première guerre à être télévisée, avait bouleversé la coalition établie pendant la guerre froide entre le Canada et les États-Unis, et a laissé de profondes cicatrices sur l'alliance nord-américaine. Les manifestations gagnaient du terrain au-delà des campus nord-américains et avaient profondément influencé les politiques et les perceptions des Canadiens à propos de la guerre. « Faites l'amour, pas la guerre » n'a pas été le slogan utilisé par la campagne électorale de Pierre Trudeau en 1968, mais il se rapprochait beaucoup du sentiment d'exubérance de la trudeaumanie. Bien que Trudeau s'était fortement et publiquement opposé à la participation du Canada à la Seconde Guerre mondiale, les tentatives de soulever cette question par les chroniqueurs conservateurs outrés avaient complètement échoué. Les Canadiens radicaux se sont tournés vers de différents enjeux. Au Québec, le Front de libération du Québec saluait les patriotes de 1837 tandis que les Montréalais et Torontois applaudissaient avec enthousiasme l'opéra Louis Riel de Harry Somers dans lequel le traître métis devient un héros tragique, la victime des ambitions de John A. Macdonald et, plus tard, tel que nous pouvons le lire sur le site officiel du Manitoba, « le père du Manitoba. »[2]

La métamorphose de Riel s'est produite en parallèle à la reconceptualisation du Canada en tant que nation bilingue et multiculturelle ayant son propre dra-

2 À propos de la controverse sur Trudeau, Riel et Gabriel Dumont ont tous deux étés sujet de livres populaires à leur époque, notamment Louis Riel (1963) par l'historien professionnel Goerge Stanley et Gabriel Dumont : *The Métis and His Lost World* (1975) par le célèbre écrivain George Woodcock.

peau. Le passé a été confronté avec l'avenir en 1964 lorsque le premier ministre Lester Pearson, portant ses médailles de guerre, avait présenté le nouveau drapeau à la Légion royale canadienne à Winnipeg et les vétérans ont fortement hué le rejet de l'Union Jack par Pearson. Donald Creighton, le biographe de Macdonald et un collègue de Pearson lorsqu'ils enseignaient ensemble au département d'histoire de l'Université de Toronto dans les années 1920, avait dit à sa femme que l'action de Pearson l'avait « terriblement déprimé. » Le Canada, avait-il déclaré, était devenu « une place minable » et il aurait souhaité « avoir vécu n'importe où ailleurs ».[3]

a Légion et Creighton détestaient le nouveau drapeau qu'ils qualifiaient d'« insipide » puisque l'Union Jack, sous lequel beaucoup de Canadiens, y compris Pearson lui-même, avaient combattu, n'y apparaissait désormais plus. Mais au cours de ce débat amer à propos du nouveau drapeau, John Diefenbaker, le seul autre premier ministre ayant servi dans l'armée, a aliéné les Canadiens français de son caucus par sa défense enflammée du passé britannique du Canada. La passion de Diefenbaker embarrassait ses successeurs progressistes-conservateurs puisqu'ils sont venus à accepter l'argument du Parti libéral au pouvoir que la crise du fédéralisme canadien créé par la montée du séparatisme québécois nécessitait de nouveaux symboles et une compréhension différente de l'histoire du Canada.

Le Musée canadien de la guerre sur la promenade Sussex était un intérêt d'ordre secondaire pour la plupart des touristes visitant Ottawa, mais il a su refléter l'air du temps en ajoutant une importante galerie sur le « maintien de la paix » dans son espace limité. En 1988, juste avant la fin de la guerre froide, le gouvernement progressiste-conservateur de Brian Mulroney, qui avait une forte présence au Québec, avait aussi commandé la construction d'un monument sur le maintien de la paix sur la promenade Sussex.[4]

Cette propension à vouloir célébrer le maintien de la paix est venue facilement parce que, comme Granatstein le souligne, l'armée canadienne, en dépit de son passé influencé par les guerres, les pratiques et les coutumes de la Grande-Bretagne, s'est adaptée avec une aisance remarquable à l'identité bilingue et biculturelle du Canada de la fin du XXe siècle, et, malgré certaines remontrances privées, à l'idée que la plupart des soldats canadiens portaient des Casques bleus.[5]

La fin de la guerre froide, ironiquement, a porté un coup fatal aux notions traditionnelles de maintien de la paix et aux suppositions politiques confortables à propos de ce que les soldats canadiens faisaient et avaient fait. En outre, le Canada n'a pas été neutre durant la guerre froide et les soldats professionnels valorisaietnt le fait que le Canada ait

3 Creighton cité dans Donald Wright, « Donald Grant Creighton » dans le Dictionnaire biographique du Canada en ligne au : http://www.biographi.ca/fr/bio/creighton_donald_grant_20E.html. Consulté le 2 août 2015.

4 Paul Gough, *Peacekeeping, Peace, Memory: Reflections on the Peacekeeping Monument in Ottaw*a, Canadian Military History, Volume 11, Number 3 (Summer 2002), pp.65-74.

5 Granatstein a écrit: « l'armée qui a été produite, plus que toute autre institution fédérale, était un meilleur reflet de la dualité du pays – en fait, plus que toute autre institution canadienne de tout genre » J.L. Granatstein, *Canada's Army : Waging War and Keeping the Peac*e (Toronto: University of Toronto Press, 2002), 372.

adhéré à l'OTAN et au NORAD, l'Organisation du traité de l'Atlantique nord et au Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord. De plus, le ministère de la Défense nationale avait conservé un personnel d'historiens professionnels qui produisaient un flux de publications sur l'histoire militaire du Canada qui complète celles produites par leurs alliés des deux guerres mondiales. Frustré par l'absence d'historiens militaires canadiens dans les universités canadiennes, le département a astucieusement soutenu la création de centres d'études militaires dans les universités canadiennes, dont plusieurs étaient dirigés par des historiens. Pour le prix modeste de quelques armes, le ministère a eu un retour énorme.

Les gouvernements de Mulroney et de Chrétien ont agi rapidement pour encaisser les dividendes de la paix et les fonds pour la défense ont chuté sans provoquer de dissidence publique. Mais alors que le soutien envers l'armée contemporaine diminuait, l'intérêt pour son passé plus lointain s'est développé. Les historiens militaires peinant dans les bureaux du MDN ou du Musée de la guerre ou dans les centres d'études militaires. David Bercuson à l'Université de Calgary, Terry Copp à l'Université Wilfrid Laurier, Mark Milner à l'Université du Nouveau-Brunswick, mais, de façon inattendue, la fin de la guerre froide a causé les confrontations les plus sanglantes depuis la Corée pour l'Armée canadienne.

L'histoire militaire n'a réalisé que quelques petites incursions dans la plupart des départements d'histoire au Canada, mais elle s'est épanouie dans certains et a attiré l'intérêt de plusieurs historiens populaires comme jamais auparavant au cours du nouveau millénaire. La série de 1992 de Radio-Canada sur la Seconde Guerre mondiale, *The Valour and the Horror*, qui était le reflet des critiques habituelles à propos de la guerre dans le cinéma et la culture populaire depuis la guerre du Vietnam, a suscité une fureur inattendue et a même provoqué une enquête du Sénat. En 1998, Granatstein l'a vigoureusement condamné comme étant une cause de la « mort » de l'histoire canadienne.[6] Dans la même année, *Saving Private Ryan* avait remodelé la perception des Américains à propos de la Seconde Guerre mondiale, celle-ci étant désormais devenue perçue comme un moment vicieux, mais héroïque. Durant ses dures scènes de combat, le film démontrait pourquoi, selon les dires du journaliste américain Tom Brokaw, la génération du temps de la guerre était la meilleure. L'enquête du Sénat sur la série de la CBC a directement mené à la nécessité croissante de reconnaître le passé militaire du Canada. En 1998, Granatstein est devenu le directeur du Musée canadien de la guerre d'Ottawa. Et en 2005, un magnifique nouveau musée a été érigé sur les plaines LeBreton à Ottawa, commémorant ce que les Canadiens jusqu'à très récemment avaient largement oublié.

Cohen a fait valoir qu'en temps de crise, nous nous tournons vers le passé pour des « récits » qui promettent un dénouement « positif ». Alors que les vies de ceux qui ont combattu approchaient de leurs fins et que leurs souvenirs personnels disparaissaient,

6 J.L.Granatstein, *Who Killed Canadian History* (Toronto : Harper Collins, 1998), 116-120. Lorsque j'ai demandé à Granatstein pourquoi, selon lui, le Canada cherchait à construire un nouveau musée sur la guerre, il avait répondu, « *Saving Private Ryan*. »

il s'est développé, au sein de familles et de nations occidentales, un besoin de commémoration, et, dans un sens plus large, un sens de collectivité en ce nouveau millénaire où la domination occidentale va se transformer de plus en plus en « récit » du passé.